

La mort de François II Conséquence de l'évolution d'une otite moyenne chronique *

par J. F. GOUTEYRON, E. SALF, J. M. FAUGÈRE **

François II est né le 19 janvier 1554 au château de Fontainebleau. L'histoire ne retient de sa vie que peu de choses. Fils aîné d'Henri II et de Catherine de Médicis, enfant très désiré qui n'arrive qu'après dix ans de stérilité, c'est un enfant chétif qui présente une obstruction nasale et une adénoïdite chronique ; très tôt survient une otite moyenne chronique qui se manifeste par une otorrhée l'obligeant à porter un bonnet. Il est marié à Marie Stuart, reine d'Ecosse, le 24 avril 1558, il a 15 ans. L'année suivante, il devient roi de France, son père Henri II mourant le 10 juillet 1559 des suites de la blessure occasionnée par la lance de Montgomery, capitaine de la Garde Ecossaise du roi.

Malheureusement, le destin s'acharne sur la dynastie des Valois, la suppuration chronique de l'oreille gauche évolue vers une mastoïdite, puis sa complication fatale, très probablement un abcès temporal qui emporte le jeune roi le 5 décembre 1560 après un an de règne.

L'intérêt de cette communication réside dans le fait que la maladie du jeune roi illustre de façon parfaite la physiopathologie du dysfonctionnement tubaire due à une hypertrophie des végétations adénoïdes, avec comme conséquences une otite moyenne chronique et l'évolution vers sa complication mastoïdienne puis encéphalique fatale.

Avant d'aller plus avant, je voudrais rendre hommage au Dr Potiquet, un confrère oto-rhino-laryngologiste, qui dans un petit opuscule publié à Paris en 1893 sur la maladie et la mort de François II, roi de France, nous a servi de fil conducteur dans nos recherches bibliographiques.

Mais retrouvons l'évolution de la maladie tout au long des seize années que vécut François II.

* Communication présentée à la séance du 16 décembre 1989 de la Société Française d'Histoire de la Médecine.

** J.F. Gouteyron, H.I.A. Dominique Larrey, Clinique d'O.R.L., 1 rue de l'Indépendance Américaine - 78013 Versailles cedex - E. Salf, 517 R.T. - 27200 Vernon - J.M. Faugère, H.I.A. Dominique Larrey, Clinique d'O.R.L., 1 rue de l'Indépendance Américaine - 78013 Versailles cedex.

A) L'enfance de François II

Elle est marquée par les tableaux classiques de l'adénoïdite.

Dès sa petite enfance, c'est un enfant malingre ; on attribue ses difficultés aux dix années de traitements qu'a subis Catherine de Médicis pour guérir sa stérilité. Ces traitements pratiqués par Jean Fernel, médecin d'Henri II, ont un succès considérable car dans les douze années suivantes, Catherine de Médicis mettra au monde dix enfants dont sept vivants.

La reine, comme toutes les reines de France, ne nourrit pas le dauphin et cet enfant fragile est confié à une nourrice qui deviendra sa femme de chambre.

Très vite, l'obstruction nasale se manifeste ; on ne rapporte pas de ronflements nocturnes, mais l'enfant avait toujours la bouche ouverte ; de son nez s'échappait un écoulement malodorant.

Henri II, alerté par les médecins, intervient auprès de Jean d'Humières, chambellan du dauphin, pour lui recommander d'obliger son fils à se moucher.

Il y avait de quoi être inquiet dans le portrait du dauphin que dresse Agrippa d'Aubigné : "La face plombée et boutonnée, l'haleine puante et autres mauvais signes de santé... La royne avait eu ses menstrues si tard que son fils estoit de ceux qu'on appelle mal-nez, ne se purgeant ny par le nez ny par la bouche, laquelle il portait ouverte pour prendre vent...".

Les conséquences de l'adénoïdite

- *L'atteinte de l'état général* : Régnier de la Planche, médecin de l'époque, parle ainsi de François II. "Ce prince malsain et qui, dès son enfance, avoit montré des grandes indispositions pour n'avoir ny craché, ny mouché... avoit un visage blafard et bouffi...". Un ambassadeur vénitien, décrivant le dauphin vers trois ans et demi, le trouve "pâle, plus gonflé que gras, plus taciturne et moins enjoué que ne comporte son âge".

- *Les manifestations O.R.L.* viennent compléter ce portrait. L'otorrhée : l'oreille gauche coulait de façon chronique et spontanée, probablement sans otalgie. Régnier de la Planche nous dit : "comme aussi se formait une corruption en l'une de ses oreilles qui faisoit office de Nez, lequel il avoit fort camus". Cette otorrhée, c'est l'otorrhée tubaire que trois cents ans plus tard décrira Maduro.

François de Mezeray, traduisant de Thou le mentionne aussi "bien qu'il eut le cerveau fort engagé, il ne se purgeait ni par le nez, ni par la bouche, d'où il arriva que son oreille faisant contre nature l'office du nez qu'il avait trop aplati...". Le nez de François II ne ressemblait ni à celui de son grand-père François Ier ni à celui de son père Henri II. Il était "fort camus" dit Régnier de la Planche. D'ailleurs, Pierre Mathieu nous confirme qu'il parlait du nez.

- *Les manifestations digestives* : nous savons que l'inflammation rhinopharyngée chronique peut engendrer des troubles digestifs. Jean d'Humières en informe Henri II : il avait eu "un flux de ventre causé par les humeurs cuites et accumulées dedans son corps pour ne se moucher point". Il souffrira de coliques fréquentes et d'indispositions qui aggraveront son caractère bilieux.

Tel est le portrait de l'adolescent, peu ressemblant aux médaillons et rares tableaux de l'époque ; mais peintres et graveurs obéissaient à la reine qui demandait de magnifier le prince.

B) Le mariage de François II

Quel contraste avec son épouse Marie Stuart, reine d'Écosse, de deux ans plus âgée que lui ! Cette "fort jolie petite fille" à quatorze ans récite des vers en français, compose des discours en latin devant la Cour, s'exprime avec charme et discrétion. Elle épouse François II le 24 avril 1558. Très avancée pour son âge, grande, belle et ardente à en croire les chroniqueurs, il semble que ses assauts amoureux restaient vains, François II "avait les parties génératives constipées et empêchées, sans faire aucune action".

A son mariage, le prince n'est pas pubère ; il ne le sera pas encore à l'âge de seize ans. Ce retard pubertaire s'intègre bien dans le tableau de retard du développement chez l'adénoïdien.

C) Le roi

Un an après son mariage, François II monte sur le trône. Ce qui frappe le plus l'ambassadeur vénitien Soranzo, c'est sa pâleur. Cet adolescent de taille normale pour un enfant de seize ans est cependant de "petite complexion", son visage paraît poupin, son nez reste enfantin et sa bouche ouverte. La pâleur du visage contraste avec "des tâches qui paraissoient en sa face, rouges et livides, estoient signes évidens d'une mauvaise habitude et d'une courte vie".

Ces tâches "signes certains d'un épaissement de la lymphe et d'un sang qui tournoit en putréfaction" sont certainement les manifestations cutanées de foyer infectieux chronique.

Il n'est pas fait mention d'adénopathies ou scrofules qui devaient exister et qui le rendaient suspect de ladrerie ou lèpre. Un huguenot disait du roi qu'il "étoit, camus, punais et ladre de corps et de l'âme". Cet aspect maladif expliquait en partie son impopularité et les bruits répandus lors de l'arrivée de la Cour à Blois en disant que pour le guérir "il falloit le baigner du sang des petits enfants".

Son caractère est le reflet de son état maladif ; selon les ambassadeurs vénitiens, le roi est "naturellement roide et sévère et comme ayant peu d'esprit". Lorsqu'il ne se sent pas trop faible ou fiévreux, il se force à accomplir de rudes chevauchées pour affirmer sa virilité et redonner l'illusion de bonne santé.

Quant à l'évolution de l'otite, elle se poursuivait ; son oreille gauche coulait et de temps à autre lui causait quelques douleurs lorsque l'otorrhée diminuait. Les médecins de l'époque recommandaient de favoriser l'écoulement par application de médecines dont Ambroise Paré au chapitre XVII "Des ulcères des oreilles" (1) nous donne la composition : "Pour corriger la pourriture qui sort des oreilles, le fort vinaigre et le fiel du boeuf incorporés ensemble et instillés dedans un peu tièdes" ; et pour absorber les sécrétions "la merde de fer (probablement du machefer) subtilement pulvérisée en vinaigre très fort, puis bouillie séchée et appliquée aux dites ulcères, les dissèche à grande merveille. Que si la boue et la sanie ne pouvoit être évacuées, il faudroit la tirer par une seringue".

D) L'évolution vers les complications

L'otorrhée reprend accompagnée d'otalgies de plus en plus importantes et fréquentes. En février 1560, la Cour est à Blois puis, fuyant le complot des conjurés mené par le prince de Condé, se replie en hâte à Amboise jugée plus sûre. Les conjurés trahis ne peuvent s'organiser et sont capturés par centaines puis exécutés, pendus aux murailles, noyés dans la Loire ou décapités à la hache.

L'odeur du sang devenue intolérable au roi, à la reine mère et à la jeune reine Marie Stuart qui assistaient après le dîner à ces spectacles, la Cour part à Chenonceaux, passe l'été à Fontainebleau puis à Saint-Germain-en-Laye et vers la mi-octobre s'installe à Orléans.

Ces déplacements n'étaient pas motivés par des raisons politiques mais avant tout économiques (la Cour préférant vivre sur des domaines riches et prospères) et surtout pour des raisons climatiques. Les médecins pratiquaient déjà la climatothérapie et conseillaient au roi la douceur des pays de Loire plutôt que le froid humide du Louvre.

Mais suivons l'évolution de la maladie. François II décide de convoquer les Etats généraux à Orléans ; le roi de Navarre, Antoine de Bourbon et le prince de Condé ont été sommés d'y assister ; les Guise espèrent en profiter pour se défaire d'eux.

Le 18 octobre 1560, le roi est reçu à la porte de la ville, mais son cheval fit un faux pas et il faillit tomber. "Mauvais présage, pense-t-on".

Le 30 octobre, le prince de Condé est arrêté ; le procès dure et le roi, soumis à la pression de ses favoris, décide de s'aérer en allant chasser dans les forêts de Chenonceaux et Chambord. Il ordonne même au roi de Navarre d'y participer car celui-ci, craignant un "accident", ne voulait y aller.

Le samedi 16 novembre, le roi chasse à Orléans.

Le dimanche 17 novembre, il assiste à la messe, touche les écrouelles puis assiste aux vêpres en la chapelle des Jacobins. Tout à coup, il se trouve mal et perd connaissance. Transporté en hâte dans sa chambre, il reprend conscience se plaignant de violentesotalgies à gauche, une fistule mastoïdienne s'ouvre. La fièvre se déclare.

Le mardi 19 novembre, le roi a une forte fièvre, ses douleurs sont violentes et alarment l'entourage. Malgré l'optimisme apparent des Guise, on cherche à s'informer, sollicitant les indiscretions auprès du personnel de service. On sait ainsi que le roi a "un catarrhe qui s'écoule par une oreille et que l'humeur lui vient aux yeux". Cette humeur est tellement nauséabonde que l'on parle "de putréfaction et d'apostume dans la tête".

Régnier de la Planche nous relate : "Quelque humeur fort puante fust distillée de son aureille qu'il eust été purgé et ventosé et que cette descente fust retenue par fomentations, toutesfois la fiebvre ne laissa de luy redoubler avec grandes douleurs, inquiétudes et rêveries qui firent que les médecins désespérant de sa santé, le duc de Guise leur disoit mille injures...". Cette description évoque l'otomastoïdite aiguë : l'humeur fort puante (c'est le pus ostéitique nauséabond) ; les céphalées intenses et pulsatiles, d'autant plus fortes qu'il y a rétention ; la fièvre telle qu'elle cause inquiétude (angoisses) et rêveries (délires).

Quatre personnes se relaient au chevet du roi. Marie Stuart et Catherine de Médicis qui se disputent l'honneur de le soigner, le duc de Guise et le cardinal de Lorraine qui

suivent avec anxiété l'évolution. Le duc de Guise traite les médecins de larrons, abuseurs de peuple. Ceux-ci purgent, saignent, posent des ventouses. L'anémie s'aggrave, les yeux sont éteints, le visage décharné, livide.

Le cardinal de Lorraine organise prières et processions et fait vœu d'anéantir tous les hérétiques du royaume. Est-ce l'effet des prières ou des purgations ? La fistule se tarit.

Le mercredi 20 novembre, le roi va mieux, mais le 21 les douleurs reprennent très violentes. La fièvre s'installe pendant sept jours. "Une grosse enflure apparaît à la tempe".

Le 27 novembre, le roi est frappé d'une nouvelle syncope alors qu'il se fait raser par son barbier. Il revient à lui avec une extrême faiblesse et de si "étranges symptômes qu'il donnait fort peu d'espérance de vie". Ces étranges symptômes, vraisemblablement ces otalgies violentes et ces céphalées très intenses, font naître l'idée que le roi est victime d'un poison violent que le barbier lui avait fait couler subrepticement dans l'oreille en faisant le poil. Ce bruit colporté par des médecins fut heureusement balayé par la réputation et le dévouement sans faille d'Ambroise Paré.

Le 30 novembre et le 1er décembre, les douleurs sont pulsatiles, la fièvre importante, le roi vomit. Le 2 décembre, un flot putride s'échappe par le nez et la bouche, provoquant une amélioration de courte durée car dans la nuit, le roi sombre dans le coma.

Régnier de la Planche poursuit : "La maladie du roi alloit de mal en pis et tous remèdes estant désespérés, les médecins et chirurgiens mirent en délibération de le trépaner".

Il est probable qu'Ambroise Paré proposa à Catherine de Médicis et au duc de Guise cette solution, mais le souvenir de l'accident mortel d'Henri II occupait sa mémoire... et le 5 décembre à dix heures du soir, François II rendait le dernier soupir.

Marie Stuart, silencieuse, restera seule dans la chambre mortuaire. Après avoir remis les bijoux de la couronne le lendemain, sur ordre du nouveau roi Charles IX, elle comprend que devant sa belle-mère qu'elle avait un jour qualifiée de "marchande florantine", elle doit s'effacer.

Le corps du roi fut conduit à Saint-Denis le 19 décembre avec seulement pour cortège deux anciens gouverneurs et l'évêque de Senlis.

Lorsque Calvin apprend la mort du roi, il y voit l'intervention de la Providence "Dieu qui avait frappé le père à l'oeil, a frappé le fils à l'oreille".

Tel fut le règne de François II, roi de France pendant dix-sept mois et vingt jours. Il est probable que sa mauvaise santé, conséquence d'une obstruction nasale par hypertrophie des végétations adénoïdes, contribua à confirmer Catherine de Médicis dans son désir de gouverner. Par faiblesse aussi, il se laissa influencer par les Guise préparant ainsi le terrain aux querelles religieuses qui allaient conduire aux massacres de la Saint-Barthélémy.

NOTE

(1) PARÉ A. Edition Malgaigne, II, 1840, chap. 17, p. 263.

BIBLIOGRAPHIE

Histoire universelle de Jacques Auguste de Thou depuis 1543 jusqu'en 1607. Traduction de l'édition latine de Londres. Tome III, 1556-1560, pp. 373, 398, 399, 572-576.

CORLIEU A. La mort des rois de France depuis François Ier jusqu'à la Révolution française. Etudes médicales et historiques. Germer Baillière, Paris, 1873, 151 pages.

DUMAITRE P. Ambroise Paré, chirurgien de quatre rois de France. Perrin, Paris, 1986, 410 pages.

ORIEUX J. Catherine de Médicis. Ed. Flammarion, Paris, 1986.

ZWEIG S. Marie Stuart. Ed. Grasset, Paris, 1987.

POTQUET A. Les végétations adénoïdes dans l'histoire. La maladie et la mort de François II, roi de France. Ed. Rueff, Paris, 1893.

RUBLE Baron A. de. La première jeunesse de Marie Stuart. Ed. Paul, Paris, 1891, 320 pages.

SUMMARY

Henry II and Catherine de Médicis' eldest son, François II, king of France, died of endocranial complications due to a chronic media otitis. All through the sixteen years of his life, the authors explain the developpement of his disease from its beginning - a chronic disfunctionning Eustachian's tube due to increased adenoïd growths - to a temporal mastoïd abscess.